

Naima MERDJI
Université de Chlef

Représentation de l'altérité à travers l'écriture de Salim Bachi

Introduction

Le monde littéraire est un espace qui permet aux lecteurs de voyager, de connaître des lieux, des faits et des cultures. Ces dernières constituent des sources inépuisables donnant une grande place à l'interculturel dans le monde.

Une fiction tente avant de distraire, à informer, à raconter mais surtout à introduire une culture voire plusieurs. L'altérité met en évidence un universalisme abstrait cherchant l'acceptation de la différence. La littérature crée des liens pour se rapprocher de l'Autre à travers différentes représentations imaginaires. Elle diffuse des opinions, des principes et des idéologies qui se croisent, se heurtent et installent des contradictions dans la description du regard de l'Autre. Ce dernier est considéré comme une catégorie faisant partie d'une autre culture marquant une différence, voire une pluralité plus ou moins acceptée. Martine Abdallah-Pretceille décrit l'espace de la production littéraire ainsi : « Le texte littéraire, production de l'imaginaire, représente un genre inépuisable pour l'exercice artificiel de la rencontre avec l'Autre : rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même » (Abdallah-Pretceille & Porcher, 1996 :138)

L'écriture de Salim Bachi raconte cette rencontre et décrit le croisement des cultures, en particulier dans *Autoportrait avec Grenade*, *Moi, Khaled Kelkal*, et *Le dernier été d'un jeune homme*. Comment Salim Bachi décrit-il l'altérité dans un monde qui vire à l'universalisme ? Quelle réalité culturelle est l'objet de sa

représentation? Comment le discours littéraire participe-t-il à la construction identitaire au milieu d'un choc culturel ?

Titulaire d'une maîtrise et d'un DEA en lettres modernes, Salim Bachi est un romancier algérien qui a quitté l'Algérie en 1997 afin de poursuivre ses études à Paris. Il s'est affirmé en tant qu'écrivain en traitant des sujets nationaux et universels incontournables. Il est l'auteur de huit romans, deux récits et un recueil de nouvelles. Il refuse d'être classé par origines ethniques et se considère comme écrivain universel ou seulement « un citoyen du monde » (Bachi, 2005 : 33). Cela ne l'empêche de s'intéresser de près aux stéréotypes ethnique et religieux, incrustés dans les esprits par le biais des cultures, des idéologies et des imaginaires collectifs. Il vise un lectorat francophone en publiant dans des maisons d'éditions françaises.

Son écriture renferme souvent une réflexion qui met en valeur plusieurs référents (religieux, historique, mythique, littéraire et artistique). Le lecteur est confronté à deux mondes différents voire plus qui s'affrontent dans un texte. Le regard de soi-même ainsi que celui de l'Autre s'installent dans son texte, introduisant ainsi une double perception, cherchant une identité sous la domination du doute, de l'incertitude des personnages et parfois en subissant le poids de plusieurs cultures.

Ce regard échangé met en évidence le discours du Moi mais aussi celui de l'Autre créant ainsi une interaction, dans laquelle les personnages sont confrontés à l'exclusion d'autrui et parfois de soi-même quand la confusion s'installe en recherchant une identité perdue, mais aussi la reconnaissance de son prochain ouvrant ainsi la voie vers l'Autre. L'auteur multiplie les références dans ses romans et détermine les identités culturelles dans un univers commun. L'interculturel participe largement dans le processus de la communication avec l'Autre malgré sa diversité culturelle. Le Moi essaye de le comprendre mais pas forcément de l'accepter.

Un des principes de l'altérité est cette nouvelle perception du monde, une représentation qui multiplie les cultures et gère une interaction sociale. Des rapports interculturels se créent mettant en œuvre une ouverture vers un pluralisme omnipotent. Une interculturalité se dégage de l'écriture de Salim Bachi prenant différentes formes, à commencer par sa propre biographie.

1. L'auteur entre deux cultures

Dans son premier récit, l'auteur raconte son voyage à Grenade. Il retrace le parcours d'un voyageur tout en dévoilant la civilisation arabe au moment où elle rayonnait de l'autre côté de la Méditerranée. Il rencontre plusieurs personnes réelles et imaginaires, à commencer par son éditeur jusqu'à ses personnages, créant de remarquables dialogues. Il dessine le portrait d'une ville de la civilisation arabe à l'apogée de sa gloire.

Comment rendre, au fil de la plume, les impressions qui traversent l'esprit d'un étranger ? Je l'ai toujours été pourtant, étranger. Étranger en son pays, comme le dit Villon, étranger en France où je vis depuis huit ans, étranger à moi-même enfin, me comprenant peu, m'interrogeant trop (BACHI, 2005 :16).

Cette sensation d'être étranger dans son propre pays le ronge. Même installé en France, son problème d'identité n'est pas réglé pour autant. Ses idées et ses pensées ne sont plus en cause mais pas son physique : « Avec ma tête de métèque, de juif errant, de pâtre arabe, on peut difficilement me prendre pour un descendant de Charles Quint. » (BACHI, 2005 :17)

Cette identité multiple qui s'installe avec métèque, juif, arabe et descendant de Charles Quint met en évidence la personnalité de l'auteur qui sait où se trouve sa place dans une société étrangère. VINSONNEAU Geneviève (2002) détermine une identité culturelle, non seulement par la nature qui constitue un individu,

mais aussi par sa relation avec son appartenance. Après ce regard sur soi, le regard de l'autre est également relevé dans l'exemple qui suit :

- Cierra la puerta ! gueule mon voisin de lit. ...Mon nouveau compagnon. Un vieil Espagnol.
 - Comment tu t'appelles ? Il parle français
 - Salim
 - Jack ? Il est à peu près sourd.
 - Non. Salim
 - C'est pas un prénom français, ça.
 - Arabe. Et toi ?
 - Quoi ?
 - COMMENT T'APPELLES-TU ?
 - Pas besoin de crier. Je m'appelle Pedro.
 - [...]
 - J'étais légionnaire, c'est pour ça que je parle français.
- J'étais là-bas, chez toi.
- En Algérie ?
 - Pendant la guerre. A Sidi Bel Abbès. Je ne comprends pas pourquoi, vous, les Algériens, vous avez refusé de rester français ?
 - On en avait marre.
 - C'est la faute à de Gaulle. Il nous a menti.
 - Un grand homme.
 - Tu parles, Jack, un salopard, oui. Et maintenant, les Algériens, vous êtes en France, c'est pas vrai, ça ?
 - En partie.
 - Vous auriez été plus heureux si la France était restée chez vous. Maintenant, y a des Algériens partout. De la porte de Clignancourt à la mairie de Saint-Ouen, et plus loin encore. Vous êtes partout. Dans toute la France.
 - Sur toute la terre, Pedro.

- J'aime bien discuter avec toi, Jack. (Bachi, 2005 :122-124)

L'identité du personnage est son histoire, réelle soit-elle ou imaginaire, elle repose sur l'affirmation du "je", pas le "je" de Descartes, qui pense donc qui existe, mais le "je" qui se construit avec l'interaction dans des relations d'inclusion/exclusion. Le Moi accorde une grande importance à son appartenance à un groupe, mais l'acceptation d'autrui génère une grande émotion chez l'individu. L'interculturalité est déclenchée dès qu'une rencontre communicationnelle se fait entre le Moi et autrui. Elle proclame le droit à la liberté d'être différent et exige une reconnaissance de l'altérité

La tolérance commence par l'acceptation de l'Autre, à commencer par son identité (nom, origines, langue...). Un léger rejet se sent dans ce dialogue qui dit long sur les relations d'échanges. L'Altérité est concrètement visible dans les relations raciales en développant des préjugés, des catégorisations, des stéréotypes, des identités sociales selon (JODELET, 2005 :23-47).

2. Khaled Kelkal et son affirmation de soi

Dans le roman *Moi, Khaled Kelkal*, Salim BACHI retrace la vie, les pensées et les rêves mais aussi les inquiétudes, les peurs et les souffrances d'un jeune algérien de 24 ans. Né à Mostaganem, il émigre en France avec sa mère pour rejoindre son père. C'est un brillant élève qui réussit à avoir une place au lycée. Le racisme et l'incompréhension finissent par l'emmener à sa perte. Khaled Kelkal devient l'ennemi public n°1 en 1995. Il participe à plusieurs attentats. Traqué et abattu de onze balles sous le regard des Français sur les chaînes de télévision. Ce personnage raconte son cauchemar au lycée La Martinière quand sa différence avec les autres lycéens commence à se sentir :

On m'avait jeté dans la gueule du loup : le lycée La Martinière. Je venais d'avoir 18 ans comme dans la chanson de Dalida qu'écoutait en boucle maman. Je me suis retrouvé confronté à un mur. A la cantine, je refusais de manger du porc, me

singularisant encore plus [...] La viande pas halal, elle n'était pas préparée comme le veut notre religion. Je me sentais encore plus musulman depuis que je les connaissais et les observais chaque jour. [...] - ma peau mate, mes yeux noirs, mes cheveux hirsutes et indomptés – me rangeait dans la catégorie barbare qu'il convenait de traiter comme inamicale par essence, éloignée des convenances des bonnes manières. Tout cela participait bien sûr de l'impression de rejet que j'éprouvais dans ma chair. (BACHI, 2012 :43-44)

Khaled Kelkal a vécu en France depuis l'âge de deux ans, a grandi avec les coutumes algériennes de la cité, inculquées par ses parents et son entourage. Au Lycée il a été confronté à un autre monde, une autre culture où des lycéens français voient en sa personne un étranger avec son physique typiquement maghrébin et son attachement à ses mœurs. Ce choc culturel soulève chez lui des interrogations et le rend vulnérable à toutes les tentations.

Toute sa vie bascule après son premier délit. Un élève studieux devient voleur de voiture. Il écope de quatre ans de prison pendant lesquels il commet son premier meurtre, partageant la cellule d'un intégriste qui réussit à l'endoctriner vu sa vulnérabilité. Après son initiation en Algérie, il part en France avec l'intention de faire du mal. Il organise des cellules terroristes dans plusieurs villes telles que Lille, Lyon et Paris. Il apprend à fabriquer des bombes artisanales et son nom commence à être partout connu en France. Dans le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, cette quête identitaire est ainsi définie :

La mouvance des représentations inscrit la construction identitaire dans une tension entre continuité (fidélité à des traditions, transmission d'une mémoire collective) et rupture (questionnements, crise). Dans l'histoire des individus et des collectivités, on observe toute fois des phases de figement (momentané) des processus à un moment et dans un contexte donnés, converger vers des identifications institutionnelles, religieuses, ethniques ou

territoriales que d'aucuns ne manqueront pas d'exploiter à des fins politiques (FERREOLE & JUCQUOIS, 2003 :157)

Cette quête continue d'une identité perdue trouve sa voie dans l'entente et l'harmonie d'une institution ou dans le patriotisme mais trouve surtout la sérénité et le réconfort dans la religion. Elle offre un refuge aux individus et aux collectivités en phase de rupture avec leur monde et de figement face à l'inconnu.

La sortie du roman coïncide avec l'affaire de Mohammed MERAH. Ce qui est frappant, c'est la ressemblance du parcours des deux terroristes. Dans *un entretien avec Grégoire Le ménager du Nouvel Observateur, le 26 mars 2012, Salim BACHI précise que « Tous deux ont d'ailleurs fini de la même manière: abattus par les forces de l'ordre, avec un traitement médiatique très comparable. Merah avait 23 ans, et Kelkal 24 ».* (BibliObs, 2012)

Un jeune franco-Maghrébin en quête d'identité se retrouve perdu entre deux mondes, goûtant à l'injustice des discriminations. Son origine, son ethnie, sa religion et le lieu où il vit n'arrange pas les choses. Se retrouver dans un monde différent de celui auquel il était habitué a créé une fissure dans son esprit puis dans son âme car la complicité de ses amis et de ses professeurs du collège lui manquait. Il avait conscience qu'il pouvait réussir mais aussi qu'il ne pourrait jamais s'intégrer. A ce propos, au cours d'une interview KELKAL dit : « Nos parents nous ont donné une éducation, mais en parallèle les Français nous ont donné une autre éducation, leur éducation. Il n'y a pas de cohérence » (*Le Monde*, 1995)¹. La religion était son échappatoire, son refuge, son équilibre mental parce qu'il avait retrouvé ses origines, le soutien de ses proches et surtout

¹ Le Monde publie le 7 octobre 1995 le texte d'un entretien avec Khaled Kelkal, réalisé le 3 octobre 1992 à Vaulx-en-Velin par un chercheur allemand en sciences sociales et politiques, Dietmar Loch, <http://antisophiste.blogspot.com/2009/04/khaled-kelkal-terroriste.html>. Consulté le 20/8/2016.

une communauté qui lui offrait une nouvelle identité. Sa fierté et sa différence l'ont poussé dans la voie de l'Islam radical cherchant une identité, un foyer et un soutien moral surtout. Il a appris l'arabe et a lu le Coran en prison pendant son incarcération. Une colère incommensurable le ronge de l'intérieur : victime d'une injustice et ses efforts non reconnus freinent son élan pour entreprendre des études supérieures. « ces sentiments mêlés d'amour et de haine, de rejet et de désir d'appartenir à ce qu'il fallait bien appeler l'élite du lycée La Martinière, rencontrèrent l'humiliation lorsque je fus insulté par des flics » (BACHI, 2012 :47). La mort pour lui n'est pas la fin mais une délivrance de ses maux, de son humiliation et de celle de ses proches par sa faute (surtout son père). Il perdit son humanité et tua sans scrupule, la couleur et l'odeur du sang ne l'écœurait pas. Aucun remord ni doute n'est détecté chez le personnage :

Je n'étais jamais parvenu à entrer dans une histoire comme une forêt, abandonnant toute réalité pour m'enfoncer dans les sous-bois de l'imaginaire, me laissant envahir par le doute, le mystère, la crainte d'une rencontre inattendue... je restais sur le seuil. Mon royaume est de ce monde. (BACHI, 2012 :98)

Un choc culturel voit le jour quand la conscience n'arrive pas à assimiler la culture de l'autre dans une relation d'échange. Cohen-Émerique le définit comme « une réaction de dépaysement, plus encore de frustration ou de rejet, de révolte ou anxiété » (1999 :304). Ce choc génère des émotions contradictoires entre amour et haine, vivre ou mourir dans l'incompréhension de et par l'Autre. Si dans ce roman, l'acceptation n'est pas très évidente pour le personnage et son entourage, un personnage arabe qui vit avec les Français. Dans le deuxième roman, le personnage est un Français, vivant avec les Arabes, tentant de toutes ses forces de faire accepter l'idée d'une Algérie française. Une fusion qui suppose une égalité, un partage, un rapprochement comme celui des deux voies d'un rail, qui ne se rencontre jamais même s'ils vont dans la même direction.

3. Albert Camus et la reconnaissance d'autrui

Dans *Le dernier été d'un jeune homme*, Salim BACHI décrit l'enfance, la famille, les origines de son personnage, l'Algérie où a vécu Albert Camus. Il nous fait part à travers les souvenirs d'un voyageur au bord d'un bateau en direction de l'Amérique latine, d'une enfance perturbée par la misère, par une maladie cruelle qui freine son élan vers un avenir sportif, il évoque le manque du père, le silence de la mère, la main de fer de la grand-mère, la tendresse des oncles et des tentes, l'aide précieuse des professeurs. Après qu'on lui ait diagnostiqué une tuberculose, Albert Camus est admis à l'hôpital Mustapha Bacha. De longues journées et d'interminables nuits lui permettent de découvrir la littérature, la philosophie à travers la lecture mais surtout d'éprouver le besoin de mettre noir sur blanc ses pensées et ses idées.

Encore une fois, Salim BACHI s'introduit dans l'esprit de son personnage. Dans ce roman, le protagoniste est un homme de lettres né en Algérie, un philosophe qui a côtoyé Jean Paul Sartre. Il développe sa théorie sur l'absurde, un homme qui rêvait d'une Algérie française, un journaliste et un combattant dans la résistance française, il a obtenu le prix Nobel de la littérature en 1957. Comme à son habitude, l'auteur marque une certaine distance vis-à-vis de ses personnages. Même s'il reprend leur vie en la décortiquant étape par étape, aucune critique n'est notée. Ses descriptions se caractérisent par l'objectivité mais aussi par la force de l'auteur de rester neutre envers tout ce qui entoure ses personnages. Il infiltre leurs esprits pour étaler de probables pensées et de vraisemblables sentiments en suivant son instinct mais surtout en prenant soin de bien se documenter sur leurs vies. Avec une écriture marquée par la simplicité, l'auteur entreprend le monde d'Albert Camus. Il fait jaillir les sentiments d'un jeune homme jusque-là inconnu par les lecteurs. Il met en exergue le profil psychologique d'un homme médiatisé, connu par ses romans, ses pièces de théâtre, ses essais et d'autres travaux encore. L'auteur nous projette dans différentes époques et mêle les connaissances de plusieurs cultures. Le

protagoniste, en l'occurrence Camus décrit l'Algérie comme un lieu reliant l'Occident et l'Orient, un lieu où toutes les religions vivent ensemble et où les races sans distinction se mêlent:

Il suffit de comparer la statuaire grecque et les pâles copies romaines qui encombrant les caves du Vatican pour comprendre que l'esprit a déserté ces reliques d'un autre âge. Aujourd'hui, l'Afrique du Nord est à un carrefour où les races se mêlent, où les hommes de toutes les religions vivent ensemble, sans ignorer pourtant la violence qui les entoure. L'Occident et l'Orient se rejoignent en Algérie, par hasard de l'Histoire qui ne se reproduira plus. Nous, les artistes, nous sommes les gardiens de ce temple. (BACHI, 2013 :163)

Salim BACHI s'est inspiré de la vie d'Albert CAMUS en général et de son dernier voyage au Brésil en particulier. Il se glisse dans la peau de cet écrivain de renommée internationale pour nous faire part de ses souffrances, et mettre en évidence les espérances d'une âme sensible. Dans une croisière vers l'Amérique, des souvenirs remontent sur face et recensent son parcours :

Étranger, j'appartiens à un autre monde. Je ne comprends pas leur langue. Je les côtoie chaque jour mais ne pénètre jamais dans leurs maisons. Je ne sais comment ils vivent, élèvent leurs enfants, aiment leurs épouses, traitent leurs sœurs. Les mères chantent-elles les mêmes berceuses que les nôtres, ou alors la langue arabe, barbare à mes oreilles, se pare-t-elle des séductions de Mille et Une nuits où Schéhérazade ne s'exprimerait plus en français, comme dans les contes d'Antoine Galland que je lisais enfant, mais dans un arabe chantant, mélodieux, celui des femmes qui étendent le linge sur les terrasses de la vieille ville et que j'espionne parfois, aimanté par ce monde trouble ? (BACHI, 2013 :52)

Dans cet extrait, deux formes d'Altérité se tracent : la première est l'exclusion, la deuxième est l'acceptation de l'Autre avec ses différences. La langue reste le moyen le plus sûr pour faire valoir une culture et mettre en œuvre des relations

interculturelles. Salim BACHI décrit minutieusement le regard que porte Camus aux algériens. Il était fasciné par la langue arabe, tantôt barbare, tantôt mélodieuse, mais aussi par leur mode de vie qui reste différent de celui des français. Le protagoniste se considère comme étranger, mais comment peut-il se percevoir ainsi s'il est né en Algérie ? Il vit en Algérie mais il vit dans un autre monde, en d'autres termes, un autre groupe social. Se considère-t-il comme tel ou c'est l'Autre qui le rejette ? Décrit-il ses pensées ou celles de l'Autre ? Même s'il les côtoie tous les jours et il est bien accueilli selon les règles de l'autre société car l'hospitalité l'exige, il reste toujours une personne qui vient du dehors. Il acquit le droit du sol mais pas le droit du sang. L'accueil de l'étranger dépend de l'ouverture de l'esprit des groupes sociaux mais aussi de la capacité de l'étranger à assimiler leurs règles (religion, rites, coutumes...). La confrontation commence d'abord par soi, en lui donnant l'occasion de s'ouvrir à l'autre, de dépasser ses préjugés. Aller vers l'Autre nécessite une ouverture culturelle qui se fait progressivement dans l'esprit du Moi.

En 1930, on célébra le centenaire de la conquête de l'Algérie et j'entrai au grand lycée d'Alger, rebaptisé pour l'occasion lycée Bugeaud. On fêta le siècle de la conquête avec un faste inouï. C'était beau. Et irréel. Ridicule aussi. Comment percevaient-ils cela ? Je veux dire les Arabes, [...] Oncle Gustave, qui m'aimait bien, me jugea en âge de lire Les Œuvres militaires du maréchal Bugeaud. Il me tendit le livre en précisant : « Nous leur apportons la civilisation. Ils doivent comprendre qu'il faut marcher avec nous. – Les Arabes, eux, disent que nous avons raison de nous réjouir maintenant, puisqu'il n'y aura pas d'autre centenaire de l'Algérie française. – Tu sais ça comment ? – Je l'ai entendu dire. – Ils se trompent. Ils ne sont rien sans nous. (BACHI, 2013 :29-30)

L'identité issue de rencontre n'est pas toujours positive car l'acculturation n'est établit qu'en faveur de la culture dominante au détriment d'une autre comme la société occidentale face à la société colonisée, dite primitive. L'idée de supériorité est toujours présente quand il s'agit du rapport dominant/dominé.

L'auteur l'exprime par la voix narrative de l'oncle Gustave, qui affirme que le "Nous" apporte la civilisation et que l'Autre n'est rien sans le "Nous". Le mot "Arabes" est en soi une discrimination, une manière très subtile de classer cet Autre en race, en communauté différente de celle du personnage. L'oncle Gustave développe déjà un sentiment d'exclusion contrairement à Albert Camus qui pense à ce que les autres pensent de la fête du centenaire. Un pas timide vers l'Autre est détecté dans la voix narrative du protagoniste quand il se soucie de ce qu'ils (Arabes) peuvent penser d'une fête pour un siècle d'occupation. La phrase "ils doivent comprendre qu'il faut marcher avec nous" sous-entend que les Arabes doivent suivre les Français et accepter leur présence en Algérie. Niant par-là, ce qui constitue leur identité et forme leur union. Considérés comme inférieurs, ils nécessitent le soutien des Français pour guider leurs faits et gestes, un soutien qui les rendra plus civilisés.

Deux personnages de la même communauté (française) développent deux regards différents vis-à-vis des Arabes, l'un les considère comme subalternes qui dépendent de la bienfaisance du dominant, l'autre comme des alliés qui pensent et développent des sentiments mais qui n'ont pas encore leur place dans la société. L'acculturation s'est vue changer de perspective vers une interculturalité. Au lieu d'assimiler la culture dominante, une reconnaissance des cultures étrangères est préconisée dans la limite des valeurs des unes et des autres pour l'établissement d'une nouvelle société avec des normes communes.

Conclusion

L'écriture fictionnelle et/ou factuelle de Salim BACHI est alimentée de mythologie et de théologie mais surtout d'Histoire mettant en œuvre l'interculturalité. L'auteur s'intéresse à de multiples cultures qui enrichissent ses écrits et fertilisent son imagination. Il propose différents sujets d'actualités, traités avec l'objectivité d'un chercheur en Histoire. Il se met dans la peau de ses personnages (Arabes, Français, Portugais...) pour raconter leur vision du

monde, un regard commun construit à partir de stéréotypes. L'écriture de Salim BACHI nous révèle en partie des éléments culturels et religieux qui contribuent largement dans la formation de l'imaginaire collectif, quant à ses différentes lectures, elles forment son imaginaire individuel. Son écriture nourrit la mémoire culturelle, en exploitant les œuvres littéraires, artistiques et en mettant en œuvre les valeurs d'un peuple à un moment donné. A travers ces mémoires se dessinent des stéréotypes, des préjugés et de la discrimination.

A travers une écriture neutre, objective et impartiale, les personnages réussissent à développer deux types de visions : celle du Moi à lui-même mais aussi à l'Autre et puis la vision du Moi par l'Autre. Une double perception qui décrit l'image de l'Autre sous le regard du Moi et vice versa. Mais aussi la place que se donne le Moi au sein de la société. La représentation n'est qu'une sorte de grille qui facilite la compréhension du réel. Elle forme aussi des croyances et installe des stéréotypes qui remplissent les fonctions interprétatives. Un imaginaire permet de justifier les actes du groupe et de comprendre le monde sans que les stéréotypes deviennent un outil péjoratif. C'est plus un outil qui schématise le réel et facilite la compréhension quant à l'appartenance à un groupe, formant par là une identité personnelle d'abord, puis collective, d'où le concept de l'identité culturelle. Ce qui rassemble les individus pour une identité collective est généralement la Foi ou le nationalisme. Si l'individu perd ces deux repères, il perd les valeurs de références qui constituent son identité. L'acquisition d'une reconnaissance passe par l'affirmation du Moi. Marquer sa différence favorise d'abord l'accès à la liberté. Le Moi dès lors s'engage dans une lutte pour légitimer cette différence. Une reconnaissance commence par une connaissance et cette dernière s'installe grâce au dialogue entre le Moi et l'Autre afin d'atténuer la distance et de les rapprocher davantage, sans faire disparaître ce qui sort de l'ordinaire, sans laisser tomber les normes. L'affirmation de soi est plus intense quand elle est alimentée par la reconnaissance d'autrui. L'altérité assure cette reconnaissance d'autrui avec la différence qui forme son

identité culturelle. Khaled Kelkal se considère comme étranger par ses origines, son physique et sa manière de voir la vie. Cette vision se confirme par le rejet pressenti au Lycée, et même après. Ses efforts se sont limités aux études pour s'intégrer à la société française et y trouver sa place mais cette dernière a récompensé ses efforts par l'isolement, le reniement et l'exclusion. Albert Camus se sent aussi étranger que Khaled Kelkal. Il est étranger à la langue, à la culture et à l'idéologie algérienne. Lui qui rêvait d'une Algérie française, voit ses espérances disparaître à jamais après la guerre. Les algériens le considèrent aussi comme tel, vu qu'il n'a réussi ni à s'intégrer à leur mode de vie, ni à déchiffrer et apprendre leur langue. L'altérité dans l'écriture de Salim BACHI est représentée sous deux formes. La première forme est l'exclusion sociale, la deuxième est l'acceptation de l'Autre dans son processus de construction d'une nouvelle identité. L'auteur décrit le croisement de différents regards à travers une approche interculturelle. La représentation de l'immigrant en terre d'exil et le dominant en terre dominée est l'image par excellence de cette relation interculturelle.

Références bibliographiques

- ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine, PORCHER, Louis, (1996) *Éducation et communication interculturelle*, Paris : Presse Universitaire de France, coll. L'éducateur.
- BACHI, Salim (2005) *Autoportrait avec Grenade*. Paris, Rocher.
- BACHI, Salim (2012) *Moi, Khaled Kelkal*, Paris, Grasset.
- BACHI, Salim (2013) *Le dernier été d'un jeune homme*, Paris, Flammarion.
- COHEN-ÉMERIQUE, Margalit (1999), « Le choc culturel, méthode de formation et outil de recherche », in DEMORGON Jacques et LIPIANSKY Edmond-Marc (sous la dir. De), *Guide de l'interculturel en formation*. Paris, Retz, pp 301-315.

FERREOL, Gilles & JUCQUOIS, Guy (2003) *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, ARMAND COLIN

JODELET, Denise, (2005) « Formes et figures de l'altérité », in SANCHEZ-MAZAS, Margarita, LICATA, Laurent (dir), *L'Autre : Regards psychosociaux*, chapitre 1, Grenoble : Les Pr.esses de l'Université de Grenoble, pp 23-47

LEVI-STRAUSS, Claude, (1976), *L'identité*. Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi-Strauss professeur au collège de France. 1974-75, Paris, Grasset.

VINSONNEAU, Geneviève, (2002) *L'identité culturelle*, Arnaud Collin, coll. U. Série psychologie.

Sitographie :

<http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20120326.OBS4584/mohamed-merah-ressemble-beaucoup-a-khaled-kelkal.html>. Consulté le 10/08/2016.

<http://antisophiste.blogspot.com/2009/04/khaled-kelkal-terroriste.html>. Consulté le 20/8/2016